Document généré le 19 avr. 2024 21:47

Liberté

Les « idées cassées » de Jean Marcel

Jean Marcel, *Fractions 1*, Montréal, l'Hexagone, 1996, 176 pages.

Pierre Vadeboncoeur

Volume 38, numéro 4 (226), août 1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32486ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Vadeboncoeur, P. (1996). Compte rendu de [Les « idées cassées » de Jean Marcel / Jean Marcel, *Fractions 1*, Montréal, l'Hexagone, 1996, 176 pages.] *Liberté*, *38*(4), 201–204.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ESSAI

PIERRE VADEBONCŒUR

LES « IDÉES CASSÉES » DE JEAN MARCEL*

Jean Marcel, **Fractions 1,** *Montréal, l'Hexagone, 1996, 176 pages.*

Jean Marcel fait paraître, sans ordre chronologique ni mention de dates, des fragments des carnets qu'il rédige depuis quelque trente-cinq ans. Le livre, publié aux éditions de l'Hexagone, s'intitule *Fractions 1*, ce qui laisse entendre qu'il sera suivi de quelques autres. Ce sont des fragments de journal ou plutôt c'est un recueil de notations, quelques-unes de plusieurs pages, remarquablement écrites, fort diverses. L'auteur, comme on le sait, est un érudit, un humaniste, un lettré, spécialiste des langues romanes anciennes, amateur de quelques civilisations, et il connaît une bonne douzaine de langues, dont le sumérien qu'il est une des très rares personnes dans le monde à savoir traduire...

Je ne présente pas le livre davantage, je passe abruptement à l'un des textes :

La culture comme champ autonome de la vie est une invention du XVIe siècle occidental. Cette autonomie est l'effet d'une rupture survenue dans la conscience de l'homme

* C'est l'expression dont il se sert lui-même.

(...). La culture, dès lors, devint un refuge où se mettre à l'abri des intempéries du siècle. Elle l'est restée depuis lors (...). La nouveauté de cette séparation donne même lieu à un genre inouï, l'essai, qui institue un rapport absolument neuf avec l'esprit, intimiste, solitaire, séparé.

Et ce texte continue, que je trahis ici en le hachant.

Les Asiatiques ne comprenaient pas, par exemple, pourquoi nous tenons tant à visiter leurs temples comme nous visitons nos cathédrales, en curieux, en esthètes (...) : pour eux le temple n'est pas un lieu que l'on visite mais un lieu de la vie où l'on médite.

Toutes sortes de sujets. Gide. Valéry. Rome, Vienne. Dieu. Saint-Simon. L'éphémère. La tragédie. L'art. La politesse orientale. L'origine du vouvoiement. Simone Weil. La musique. L'athéisme. Le doute. La beauté. C'est une longue promenade dans la vie, dans la culture.

Dieu ? Oui. À condition que l'on sache qu'il n'est jamais ce que l'on pense. Et cette pensée même, encore, est outrecuidante par rapport avec ce qu'il pourrait être.

Souvent, ramassée, une réflexion, deux lignes :

Les grands moments de l'histoire d'une culture authentiquement créatrice, ce ne sont pas les ruptures, mais les irruptions.

Une belle page sur son père, qui était un ouvrier de Saint-Henri, maître-outilleur chez Canadair :

Papa est mort ce soir, 10 juillet 1981, à l'Hôtel-Dieu de Saint-Jérôme. (...) Je ne l'ai jamais connu qu'occupé de travail; il travaillait même en mangeant, par l'application de perspicacité qu'il mettait à toute chose. Je retiens tout de suite de lui que, toute sa vie, il fut un homme libre, libre de préjugé, de jugement, de toute attache si ce n'est sa famille, libre dans l'esprit, d'une liberté sans concession; et c'est de cette liberté que je vis désormais à sa place. Je le regretterai jusqu'à ma propre fin. On ne choisit pas son géniteur, c'est entendu, mais si j'avais eu le loisir de me choisir un père, c'eût été lui sans conteste et nul autre.

Et puis ceci, exempt de tout conformisme de pensée:

Et pourquoi donc l'image que se fabrique le sceptique de l'inexistence de Dieu serait-elle moins anthropomorphique que les représentations que se font de la divinité, unique ou multiple, toutes les autres croyances? Il met en forme tout à fait humaine ce qu'il projette de l'absence de soi à soi-même. Comme quoi il importe de douter de tout.

On voit que je ne fais que citer. C'est souvent le meilleur commentaire.

Jean Marcel est un esprit clair, ce qui est rare. Je l'ai côtoyé pendant quelques années, aux alentours de 1980, au Conseil de la langue française. Les collègues étaient des camarades. La camaraderie était alors le climat de ce Conseil. Mais je remarque aujourd'hui que ces rapports faciles et primesautiers m'ont un peu empêché de profiter de ses connaissances, ainsi que de son esprit, qui est à l'avenant.

Mais revenons au livre. De belles pensées, de fines observations un peu partout.

Ne rien écrire qui ne mérite de quelque façon d'être inscrit dans le marbre. Quitte à proposer, plus tard, une pensée contraire qui ne soit pas moins digne de pérennité (pour soi, bien entendu...). Mais il ne faut jamais penser que pour soi, non pour le marbre.

On chemine là-dedans, par exemple comme dans le *Journal* de Julien Green pour les réflexions et l'élégance de l'écriture, mais à deux différences près notamment. La *réalité* dont il parle, on le sent, est moins palpable, moins lourde d'existence que chez Green. De plus, l'intelligence de Jean Marcel est plus présente dans ses propos qu'il n'y est profondément lui-même.

Je termine sur une grande question qu'il formule en un seul mot:

Ce souffle géant qui emporte en grappes infinies des tournoiements d'astres vers des rives inconnues encore qu'improbables, et qui emportera de même un jour jusqu'au souvenir, depuis longtemps atténué, de notre mort. Ce souffle est-il donc connaissable?

Tout cela a des racines infinies dans la tradition française.